JEAN RICHEPIN 1849–1926

L’Âme de Rome

Je suis l’âme de Rome et je suis immortelle !

Si je devais mourir, quand arriverait-elle,
Celle qui va, depuis des mille et des mille ans,
Sous un ciel ténébreux, par des chemins croulants,
Tantôt à l’assaut fou d’inaccessibles cimes,
Tantôt en s’enlisant dans la glu des abîmes,
Et sans pouvoir, au bout de tant d’efforts maudits,
Trouver enfin le seuil rêvé d’un paradis
Qui fuit toujours devant son long pèlerinage ?

Et pourtant, celle-là qui va, le front en nage,
Les yeux en pleurs, les bras en croix, les pieds en sang,
Et qui fait, du calvaire à jamais renaissant,
Des espoirs avortés tous en désespérances,
De cette âpre agonie aux éternelles transes,
Le pain quotidien où se nourrit sa foi,
Celle-là, merveilleuse Humanité, c’est toi !
Car la Terre au grand cœur, ta mère qui t’enfante
Sans relâche, a besoin de te voir triomphante
Pour l’être enfin, tout son amour comblant tes vœux,
Le paradis promis que sur elle tu veux.
Elle t’a dit que tu l’aurais, puisqu’elle t’aime.
Et tu vas, et tu vas, tu t’obstines quand même,
Malgré tout, contre tout, dans ton rêve éperdu
De le trouver, ce paradis, puisqu’il t’est dû.
Rien ne t’en décourage et rien ne te harasse.
Nul déboire nouveau ne te fait crier grâce.
Nul désastre ne peut te réduire à merci.
Tu t’en réveilles pour clamer que le voici,
Que tu le sens venir à toi, qu’il est en route,
Plus près, toujours plus près après chaque déroute,

Même lorsque tu gîs au fond d'un entonnoir
Où t'écrase comme une éternité de noir.
Même là, ton espoir vit ; rien ne l'extermine.
Ne le portes-tu pas en toi, qui t'illumine,
Le paradis où doit entrer l'Homme vainqueur,
Le paradis promis par ta mère au grand cœur ?
Son apparition est la loi de ton être.
Tu crois qu'en y croyant tu le forces à naître.
Il naîtra donc ! Il va naître. Ce soir, demain,
Qu'importe ? Et tu reprends ton horrible chemin,
Vers l'aube dont tu dis que sa rose trémière
Finira par changer la ténèbre en lumière.

Mais sais-tu, merveilleuse Humanité, pourquoi ?
Connais-tu d'où te vient l'inextinguible foi
Qui t'exalte dans tes catastrophes sans trêve,
Et qui seule fera sur l'arbre de ton rêve
S'épanouir la fleur de la réalité ?
Écoute, ô merveilleuse et pauvre Humanité.
Je suis l'âme de Rome et je suis immortelle.

Or, c'est par moi, par ma raison, sous ma tutelle,
Que fut semé le gland dont ce grand arbre est né,
Cet arbre au pied duquel le monde prosterné
Confessera dans sa religion nouvelle
Le culte de demain que ta foi lui révèle.
Oh ! comme il a poussé, monté, comme il s'accroît,
De jour en jour plus haut, l'arbre sacré du Droit,
Ce chêne dont la sève est pleine de mon âme !
La gloire de t'avoir semé, je la réclame.
Fondatrice du Droit, j'en ai fait le pilier
Du temple où devant lui la Force doit plier ;
J'ai bâti sur son tronc l'inébranlable assise
Du sanctuaire auguste où la loi se précise ;
Et c'est par lui, par moi, par les mots que j'ai dits,
Qu'il sera stable et sûr, le futur paradis
Auquel il faudra bien qu'enfin l'on aboutisse,

Quand il aura pour clef de voûte la Justice.

Si le faîte n'est pas encore au monument,
S'il lui manque toujours, fixée absolument,
Cette clef sans laquelle il n'est point de durée,
C'est que ton âme, à toi, n'est pas toute épurée,
Humanité que dans les étreintes du mal
Tiennent tes souvenirs de l'antique animal
Que tu fus aux premiers vagissements du monde
Né du feu dévorant et de la boue immonde.
En toi ces âmes-là se débattant toujours
Font revivre sans fin l'homme des anciens jours,
En proie aux tourbillons d'interminables luttes,
Brute à demi lui-même et parmi tant de brutes.
La Force alors était la Loi, l'unique Loi.
C'est en vain qu'une autre âme en modéra l'emploi,
Quand, sans rien abolir de tes guerres lointaines,
L'autel de la Pitié fut dressé par Athènes.
Ah ! cette âme, tu dois en être fière encor,
Et garder dans ton cœur le doux et beau décor
De son Olympe où Zeus près de Pallas médite
Tout en souriant d'aise à Kypris Aphrodite.

Ni la Pitié pourtant, ni même la Beauté,
Ne suffirent encore, ô pauvre Humanité,
A te donner la Paix par la Justice égale,
La seule chose dont tout l'homme a la fringale ;
Et le monde, toujours hargneux, âpre, à l'étroit,
Vit la Force durer et triompher du Droit,
Et toi qui reprenais ta démente poursuite
De l'impossible paradis toujours en fuite.

Ah ! c'est que la Pitié, c'est que l'amour du Beau,
Même cet astre pur et cet ardent flambeau,
Dans les ténèbres qui t'emplissaient jusqu'aux moelles
Ne te servaient encor que de pâles étoiles,
Qui te faisaient ciller les yeux, trembler les mains,
Et te laissaient hagarde aux tournants des chemins,

Soûle de tous les vieux ferments des vieilles âmes.
Hélas ! ce n'était pas assez, ces douces flammes,
Pour te guider parmi ces ténèbres de poix,
Triste aveugle, à tâtons, sous leur horrible poids,
Ce qu'il faut à tes pas pour l'étape prochaine,
C'est un bâton taillé dans le cœur de mon chêne,
Inflexible, rigide, et qui ne casse point.
Prends-le ! Mon âme est là, qui le met à ton poing.
Si pesant que sur lui ton corps s'appesantisse,
Marche sans peur ! C'est le sceptre de la Justice,
Et le fléau de sa balance en même temps,
Et l'aiguille qui dit le vrai pôle où tu tends.
Va, brandis-le ! Promulgue ici même, dans Rome,
Les Droits des Nations après les Droits de l'Homme ;
Fais-en le dernier geste à mes derniers édits ;
Brandis-le, flamboyant, au seuil du paradis
Dont tu vas devenir l'Archange ailé de flamme,
Non celui qui le clôt, mais celui qui proclame
Qu'il l'ouvre à deux battants devant l'Humanité,
Dans le vieux Capitole enfin ressuscité
Et que cette suprême inscription constelle:

« Je suis l'âme de Rome et je suis immortelle ! »